

L'amour qui va et vient

Everyone Says I Love You de Woody Allen

Réal La Rochelle

Number 86, Spring 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23600ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

La Rochelle, R. (1997). Review of [L'amour qui va et vient / *Everyone Says I Love You* de Woody Allen]. *24 images*, (86), 50–50.

L'AMOUR QUI VA ET VIENT

PAR RÉAL LA ROCHELLE

«**A**ucune liste de films sur New York ne serait complète sans les œuvres de Woody Allen», a déjà déclaré Martin Scorsese¹. Évoquant *Manhattan*, le complice Scorsese loue ce «merveilleux cri d'amour doux-amer à New York». La mythologie de Big Apple n'aurait pas été

au Gershwin d'*An American in Paris*?, et pourquoi pas Venise, ville que le cinéaste aime pour des raisons personnelles, mais qui est depuis longtemps le décor naturel de tant d'opéras.

Pour ce premier essai en musique, coup de maître. Woody Allen trouve même le



Skylar (Drew Barrymore) et Holden (Edward Norton).
Une comédie musicale aux accents de modernité.

complète pour Woody Allen s'il n'avait, dans son parcours, abordé aux rivages du *musical*. Après tout (il faut le répéter de temps en temps), le sociologue américain John Dizikes, dans son essai *Opera in America*, qualifie à juste titre le *musical* de Broadway d'«opéra de New York». C'est tout dire.

Everyone Says I Love You brille maintenant de tous ses feux «en chanté et en dansé». Mais Woody Allen n'en avait-il pas offert un avant-goût quand, dans le finale de *Mighty Aphrodite*, le chœur grec, sur les falaises méditerranéennes, entonne et «swingue» son très new-yorkais *When You're Smiling (The Whole World Smiles With You)*? Si la tragédie d'*Œdipe* peut se métamorphoser en *musical*, un film de Woody Allen aussi en est capable, à condition d'y mettre New York en gros plan, c'est évident, mais aussi Paris (hommage indirect

moyen d'innover en ne choisissant pas nécessairement des chanteurs-comédiens, mais plutôt des comédiens qui tout à coup chantent, avec ou sans voix. Le réalisateur ne leur demande pas non plus de danser, sauf quelques pas gracieux comme tout le monde sait en faire, mais en revanche trouve le moyen de les entourer de vigoureux danseurs pour ponctuer son récit de superbes numéros chorégraphiques: sur la 5^e Avenue de Manhattan, les mannequins d'une vitrine d'Yves Saint-Laurent s'animent; à deux reprises, s'agitent les clients et les employés d'un hôpital ou d'une boutique de bijoux; ou encore les fantômes des ancêtres à la fin d'un dîner de famille; ou un soir de réveillon de Noël à Paris, alors que les invités sont tous déguisés en Marx Brothers; sans compter le ballet final sur les berges de la Seine, où Goldie Hawn peut témoigner, par exception, de son métier dans le *musical*.

Les séquences chantées ne sont pas moins ludiques, quoique tenues par des voix douces et petites, *sotto voce*, y compris celle de Woody Allen, fragile et timide, dans *I'm Thru With Love*. Le film démarre en coupe franche par une chanson, *Just You, Just Me*, qui donne le *la* pour tout l'ensemble (la mélodie se retrouvera même, par un beau clin d'œil, sur le violon classique d'Itzhak Perlman). Ce premier duo d'amour, tressaillant à travers les jets d'une fontaine, est bientôt grossi d'un chœur de *nannies* promenant des bébés en poussettes. Et c'est ainsi, de fil en aiguille, tout au long de près de vingt-cinq pièces musicales style Broadway, où se glissent quelques bribes d'italien et de français, voire d'hindi lors de l'irrésistible séquence du taxi new-yorkais conduit par un Sikh. Le réalisateur trouve même le moyen de faire chanter une phrase à une jeune fille en sanglots, peut-être une première dans le *musical*!

Toutes ces musiques, au fond, disent et redisent le propos «toujours recommencé» du cinéaste: l'amour va et vient, rit et pleure, s'apaise puis replonge dans l'angoisse. Ce qui frappe néanmoins, ce qui imprime à ce *musical* une bonne touche de modernité, est sans contredit le caractère fatalement délétère de l'amour. Rien ne tient, chaque coup de cœur est éphémère et fugitif, sourit et repart. Chacun semble retomber sur ses pieds aussitôt, automate remonté comme si de rien n'était. Pourtant, derrière cette façade décontractée, circule une sorte de mélancolie quasi tragique, l'image d'une famille qui ne tient plus qu'à un fil prêt à être coupé, peut-être par quelques Parques grecques invisibles, dont les ciseaux figuraient la mort.

L'amour, plutôt que vécu, est devenu objet de quelques notes de musique. Au fond, c'est sans doute là que réside sa permanence. Pour paraphraser Scorsese, *Everyone Says I Love You* ressemble à un cri d'amour doux-amer à l'opéra de New York. ■

1. *Les Cahiers du cinéma* n° 500, mars 1996, dirigés par Martin Scorsese.

EVERYONE SAYS I LOVE YOU

États-Unis 1997. Ré. et scé.: Woody Allen.
Ph.: Carlo DiPalma. Mont.: Susan E. Morse.
Chorég.: Graciela Daniele. Int.: Alan Alda,
Julia Roberts, Drew Barrymore, Edward
Norton, Goldie Hawn, Gaby Hoffmann. 100
minutes. Couleur. Dist.: Alliance.